

MÉMOIRES MULTIPLES, HISTOIRE COMMUNE
Mantes-La-Jolie, jeudi 26 octobre 2006

Pojection-débat : Des pleins de vide(Fatiha Mellal et Nicolas Strauss)

Intervenant : Zahia Rahmani (écrivain, chercheuse à l'INHA)

Débat animé par Stéphane Bernard (libraire) et Nathalie Coste (professeur d'histoire)

Bernard Stéphane, libraire à Mantès-La –Jolie ; avant que la table ronde ne s'installe (...On voit comment cette mère berbère, qui n'apprend pas le Français, montre en même temps à ses enfants comment le passé est la clé pour qu'eux puissent construire quelque chose. J'ai trouvé ça très fort et finalement, dans le film, c'est exactement la démarche des enfants Mellal puisqu'ils vont chercher ce passé, les lieux, et qu'ils rencontrent, du coup, les gens qu'ils ne connaissaient pas et pourtant qu'ils connaissent depuis toujours. Ils vont pouvoir nous en parler.

On a beaucoup de chance aussi de voir dans ce film l'historien Jean-Jacques Jordi qui, avec Benjamin Stora, qu'on verra cette après-midi, sont les deux historiens qui ont le plus travaillé sur la guerre d'Algérie, avec des différences d'appréciation, une vision des choses différente. C'est vrai que Benjamin Stora a été, pendant longtemps, le spécialiste de l'Algérie, Jean-Jacques Jordi a émergé, d'autres émergent à leur tour en Algérie. C'est vrai que la condition d'une vraie percée historique est qu'il y ait cette confrontation et ces différentes visions qui viennent se compléter. La démarche, on la voit aussi chez le réalisateur du film par d'autres moyens, parce que ce n'est pas une question communautaire ni une question d'origine c'est une question qu'on se pose tous, soit pour nous soit à travers l'expérience des gens qui vivent ensemble. Ce travail-là est à faire sur bien d'autres questions. Moi, quand j'étais jeune, j'habitais à Clichy, et, à 7 ans, en sortant de la gare, je vois des gens alignés contre un mur et la présence de policiers ; je demande à mes parents « Pourquoi ? » et ma mère me répond que ce sont des Algériens que la police fouille... À partir de là, j'avais douze ans à l'indépendance, la guerre d'Algérie a été l'horizon de mon enfance ; je connaissais par cœur le gouvernement algérien du GPRA et je me sentais proche des Algériens...)

Zahia Rahmani

Mon livre « France, récit d'une enfance », n'est pas nécessairement un livre sur les harkis, mais plutôt quelque chose qui raconte une enfance, en France, en milieu rural.

Je suis d'accord avec ce que vous dites sur la question de la généalogie. Dans ce film, on le voit très bien, quand la mère dit « si je vous avais dit tout cela, vous auriez eu de la haine » et, en même temps, tout ce film est un désir de saisir et de comprendre ce que ses parents ont traversé. Vous dites d'ailleurs, vers la fin, « derrière nous, il n'y a rien » et ça, c'est un des grands enjeux aujourd'hui. C'est la question du patrimoine, de celui qui est amené, en France, dans des circonstances liées à l'urgence, à la violence, à la guerre, et, souvent, comme sur ces tableaux qu'on offre aux enfants, il n'y a rien derrière, plus de traces ... C'est le gros travail que l'on doit faire à l'avenir, c'est comment on peut reconstituer de la généalogie, du patrimoine vis-à-vis de l'enfant, de l'adolescent que l'on réceptionne tout le temps comme venant d'un milieu et d'un lieu où il n'y a rien, pas de valeur. Je dis juste cela pour revenir sur la question de l'enfance française.

Nicolas Strauss

Je voulais remercier Madame Mellal et ses enfants d'être présents aujourd'hui ; en effet, un film, c'est un engagement humain, c'est repenser à son histoire, à celle de ses enfants de son

mari, à son histoire en Algérie et cela a été une démarche très difficile. À chacune de nos projections, on est ensemble, et cela fait partie intégrante du projet.

À travers ce film, il était important d'essayer de comprendre pourquoi, d'un côté, on avait des gens qui travaillaient à la recherche et à l'écriture d'une histoire, de celle de l'Algérie, de la France coloniale, de ce conflit qui, on le sait depuis peu, a été une guerre, et ce que je vivais, moi, en rencontrant des gens, en les écoutant. Je me rends compte qu'il y a un décalage terrible entre la mémoire, le témoignage et l'histoire telle qu'elle a été enseignée. J'espère d'ailleurs dans l'avenir, qu'elle ne sera plus enseignée de cette manière-là. On a même rencontré des jeunes enseignants qui sortaient de l'IUFM, pour lesquels le mot « Harki » voulait dire traître.

C'est ce rapport entre la mémoire, le témoignage et l'Histoire qui m'a intéressé.

Je me suis rendu compte que la mémoire - celle des Pieds-Noirs, celle des Harkis celle des Tziganes - générait des turpitudes, que la mémoire était perdue. Les gens sont perdus dans leur propre histoire et l'Histoire n'a pas suffisamment créé d'espaces où ces mémoires peuvent s'exprimer et exister.

On a modestement essayé de faire se rencontrer ces deux domaines, celui de la mémoire et celui de l'Histoire, enjeux sur lesquels on n'a plus de temps à perdre. Zahia Rahmani parlait du fait qu'aujourd'hui il faut prendre ses responsabilités, voir comment enrayer des phénomènes identitaires qui peuvent déborder dans la violence. On peut le faire à travers un livre, un film, à travers votre présence dans cette salle ; je pense qu'on peut réussir à faire avancer les choses, de ce point de vue-là.

Fatiha Mellal

Je vais vous raconter la petite histoire de comment tout cela a pu se produire.

J'ai des parents d'origine algérienne, arrivés en France en 1962. Je fais partie des plus jeunes, avec Lharbi et Malika, d'une famille de neuf enfants.

Je ne sais pas pour qui, pourquoi, comment, mais, à partir de vingt-huit ans, j'ai commencé à me poser des questions sur l'histoire de mon père d'abord, en me disant, tel un leitmotiv, « c'est bizarre, il y a beaucoup de vides ». Cela ne s'est pas formulé avec des mots. Tout d'abord, étant danseuse, j'ai souhaité retracer l'histoire de mes parents à travers une création chorégraphique, comme quelque chose que je pourrais sublimer ; c'est-à-dire aborder des sujets douloureux, mais à travers ce support qu'est la danse.

En interrogeant ma mère, je me suis rendu compte que j'étais ignorante de ma propre histoire. J'ai alors souhaité questionner directement mon père, ce qui n'a pas été simple, car, à l'époque, il avait plus de quatre-vingts ans, mais, en revanche, je me suis vite aperçue qu'il n'attendait que ça : qu'il me parle et que je l'écoute.

La caméra a été un mode de parole ; cela a été un support pour libérer la parole, au fur et à mesure des entretiens, sur deux années.

Pour mon père, cela a été un vrai engagement qu'il m'a transmis. C'est la raison pour laquelle, dans ce film, on essaye d'évoquer, à travers les histoires de la famille, cette Histoire-là, qui fait que c'est devenu pour moi un engagement citoyen.

Pendant trois ans, avec Nicolas Strauss, nous avons travaillé ensemble afin de faire un film de cette histoire.

Par rapport à mon père ce qui a été formidable c'est cette parole qui est devenue de plus en plus libre, surtout dans les derniers moments.

Cela m'a déconstruite dans mon histoire, puisque, comme le dit ma mère, ils avaient voulu nous protéger de cette histoire, pour ne pas nous perturber, partant du fait que raconter la guerre à ses enfants, ce n'est pas quelque chose qu'on aime faire. Quand des gens ont vécu des choses aussi terribles, que ce soit pendant la seconde guerre mondiale, le génocide Rwandais, n'importe quelle guerre, on ne le raconte pas à ses enfants et pourtant, sans le faire exprès, on le transmet. Mon père ne m'a pas juste raconté son histoire de Harki, mais celle de

Monsieur Mellal Ahmed, né en Kabylie, sa petite enfance et comment la guerre en Algérie est venue briser sa vie.

Aujourd'hui nous sommes là pour témoigner. Cette démarche est universelle, n'importe qui peut retourner sur l'histoire de ses parents. Tout le monde est marqué par une histoire, chacun a envie de savoir d'où il vient, qui il est... Après, je peux vous le dire, il faut du courage, ça prend du temps. Je suis témoin, mais je ne parle pas de cela uniquement parce que mon père a été harki, et que mes parents ont traversé cette histoire ; je me sens responsable, car je suis née en France et suis aussi Française, et c'est pour cela que je souhaite témoigner, en parler à travers une création. Ce n'est pas comme une mission, je suis témoin.

Zahia Rahmani

Je vais essayer d'établir une sorte de pont entre le travail que je fais et le film.

Sur la question des camps

Par exemple, sur la question des camps. Je pensais à une chose tout à fait partageable, car on fait à la fois grand cas de ce qu'on appelle le mot « camp », et l'on entend bien évidemment votre maman parler des conditions de vie.

Il s'avère qu'aujourd'hui, il y a encore des gens qui arrivent en France, dans l'urgence et qui ont des conditions de vie abominables.

Il s'avère que, bien avant les Harkis, il y a eu les mêmes camps qui ont été traversés par des Espagnols, des Juifs, des Cambodgiens... Il ne faut pas en faire non plus une sorte de stigmatisme spécifique aux Harkis.

Ces camps, pour les Harkis, sont devenus des sortes de camps-villages et villes. Il y a des gens qui y ont vécu pendant très longtemps, au point d'y avoir été transformé.

J'ai une histoire similaire à la vôtre. Je suis arrivée en France en 1967, mon père était harki, il avait été emprisonné en Algérie de 1962 à 1967... Quand je suis arrivée dans l'Oise, à Beauvais, il y avait un immense bidonville collé à la ville, on ne l'appelait pas « camps », c'était le bidonville des harkis. De la même manière, l'ONF a employé beaucoup de gens dans les forêts du sud, comme vous le montrez dans le film, dans des sortes de grandes exploitations agricoles desquelles les gens ne sortaient pas.

Porter un jugement sur la question des camps est toujours pénible pour moi, car nous étions en camps en Algérie, c'est une autre histoire...

Mais, Saint Maurice l'Ardoise est un lieu où je suis passée, et, dans mon souvenir, comme une sorte de flash-back, comme le dit votre maman dans le film, il y avait un immense hangar et pourtant on était en 1967. La première fois que j'ai vu votre film, ça m'a fait drôle car j'ignorais qu'il y avait un château !

Pour rejoindre ce que vous proposiez, moi, je me suis fait violence sur une chose : je déteste les territoires étroits, les territoires de l'exilé, les territoires dans lesquels on nous assigne. Comment s'émanciper de ça, être enfant de harki (ou Juif, Musulman...)? Comment devrais-je être ce qu'on pense que je suis ?

Moi, je n'ai pas une relation pathologique à cette question.

Il me semble que nos expériences sont intéressantes également d'un point de vue contemporain, d'aujourd'hui. En ce qui me concerne, il n'y a jamais eu l'idée d'un pays retour. C'est peut-être la grande différence entre ce qu'on pourrait appeler des enfants issus de l'immigration et des enfants nés de famille dont les pères ne pouvaient pas retourner... (Pour les mères, c'est un autre objet, on pourrait faire des tonnes de thèses sur les mères et femmes de harkis) ... Une différence qui fait de nous des gens un peu spécifiques dans l'Histoire « de l'étranger en France ». Le fait d'avoir grandi avec « le noir derrière », pas de possibilité de rêver d'un pays retour. Mais c'est aussi une chance, je le pense, le noir devant, l'histoire de nos familles absentes, moi, je ne dirai pas de l'école, mais de la ville, de tout ce qui est dehors et qui ne contient aucun symbole de cela. On ne s'en rend pas compte, mais il suffit de se

promener dans n'importe quelle ville de France pour voir à quel point la ville ne cesse de rendre hommage à son histoire, à ses héros, ses grands-hommes. Or, bien évidemment, l'histoire qui a amené nos parents ici, c'est-à-dire, 130 ans de colonialisme, n'est pas du tout présente. Ce n'est pas uniquement l'école ; l'école, à la limite, c'est mieux que la ville, mais il n'y a rien dans la ville, pas un monument, rien.

On a longtemps été du côté de la plainte sur les harkis et, aujourd'hui, je me rends compte que beaucoup de ces familles, en travaillant durement, ont réussi à acheter des maisons, à s'installer dans des milieux ruraux, essayer de sauver leur famille et leurs enfants, ça, je l'ai beaucoup vu. J'ai vu aussi des gens merveilleux, faire un travail, sans dire systématiquement qu'ils sont enfants de harkis, s'avancer dans cette société tout en gardant en eux cette chose incroyable qui est porteur d'un certain regard sur la société Française.

Regard très spécifique et riche, car il y a à partager avec les enfants de l'immigration.

La question de la langue et celle de la transmission de nos parents est la question fondamentale qu'on aura à partager.

On vous entend parler, dans le film, la langue de vos parents, cette chose s'est effectuée...

Imaginons une chose impossible, l'enfant ne pouvant pas parler à sa mère... C'est ce que demande Nicolas Sarkozy en voulant faire voter une loi disant : « Il ne faut pas que les parents parlent leur « patois » à leurs enfants », par exemple... Comment voulez-vous qu'il y ait transmission possible ? ...

Une autre chose très importante est qu'il ne me semble pas évident de faire venir la parole aux parents. Dans le film, on le sent, il y avait une urgence, chez vous, qui fait que la parole de votre maman advient. Pour l'avoir vécu moi-même, ce n'est pas une chose facile de se mettre à table et dire « je vais vous raconter pourquoi on a quitté la Congo ou la Tunisie ». Il y a toujours un nœud qui fait que cette chose n'est pas dite, et c'est souvent dans l'urgence, de la part de l'enfant souvent. Vous avez dit, en parlant de votre père, vous avez fait une archive. Vous lui rendez hommage, donc je pense que votre père n'est plus de ce monde ; d'ailleurs, tous les pères harkis meurent, dans ce sens où ils meurent sans laisser trace...

Je trouve remarquable d'avoir fait une archive de sa parole, je trouve aussi assez remarquable qu'il ait accepté... Ce n'est pas une chose perdue, je le pense sérieusement, mais j'ai besoin, fondamentalement, d'être émancipée aussi de cette question-là, la question harki... Vous allez pouvoir le comprendre.

La zone grise

J'ai appris beaucoup de choses sur la guerre en lisant, en fait, beaucoup de travaux sur la Shoah. Je dirais même que les historiens ne m'ont jamais aidé sur la guerre d'Algérie, rien, je peux le dire... Benjamin Stora vous fera l'aveu que, pendant quarante ans, sur la question des supplétifs, il n'y avait pas de travaux, parce qu'il fallait bien travailler avec les copains du FNL... Donc pas de travaux pour nous ; c'est-à-dire que, moi, j'ai longtemps cru que mon père, c'était un coupable, un traître...

Il y a un homme qui m'a permis de comprendre quelque chose, c'est Primo Lévi qui a écrit sur quelque chose qui s'appelle la « zone grise », cette chose très étrange qui fait qu'un homme n'est plus en accord avec ses frères... C'est quoi l'histoire qui fabrique ça ? La zone grise. C'est valable pour beaucoup de choses. Entre les vaincus et les vainqueurs il y a quelque chose qui ne s'explique pas, qui contient un savoir immense, peut-être le seul qui mérite d'être partagé, et qui est le travail le plus difficile à faire. Faire sortir de la zone grise quelque chose qui puisse nous faire comprendre comment l'histoire nous amène à être l'ennemi de son propre frère.

Pour faire un parallèle, La zone grise, elle a surtout servi à essayer de réfléchir les Sonder commandos, c'est-à-dire, les juifs qui étaient amenés à mettre leurs frères dans les chambres à gaz. On a dit que ces gens étaient abrutis par l'alcool, ...

Moi j'ai toujours pensé que le harki, à l'avance, était un homme mort. À partir du moment où il était pris dans la rupture avec ses frères, il était condamné à mort, et nécessairement l'armée française le savait. Elle savait qu'elle fabriquait des condamnés à mort. Ils ont été condamnés au silence.

Ce que je veux dire aussi concernant la zone grise et le travail de Primo Lévi : qu'est ce qui fait qu'on est amené à faire un travail cinématographique, littéraire ou chorégraphique ? C'est bien parce qu'on ne trouve pas ce qu'on cherche.

Les historiens, sur cette question, participent, grosso modo, du mouvement social et de ses idées. Jusqu'il y a peu de temps encore, tous nos amis de gauche, porteurs de valises, amis du FNL ne pouvaient pas considérer, et c'est normal, à un moment ou à un autre, que le harki pouvait être une figure d'homme banni qui se pense.

La seule chose qui m'a permis de comprendre ça, c'est le travail sur le témoin qu'on pût faire un certain nombre de gens à partir de la Shoah, et aussi parce que ce sont des gens qui ont vécu dans leur chair l'exclusion de la société française au point d'en avoir été radié, gazé.

Bien évidemment, au-delà de ce que nous enseigne ce travail-là, il y a une première chose qui est de faire un travail, ce que nous faisons, sur cette question. La seconde chose, et j'y pense beaucoup quand on parle des enfants de rescapés, est qu'il y a toujours ce conflit : « qui tu es, toi, pour parler de ma douleur à ma place ? ». C'est le piège qui est tendu aux enfants de harkis, mais comme il est tendu à beaucoup de gens ; le fait qu'on a le sentiment qu'on est seul l'héritier de quelque chose qu'on doit transmettre à tous les autres.

Je suis pour que se multiplient, en nombre, les voix et les langues sur cette question, parce que les harkis ont longuement été pris dans ce qu'on peut appeler un système de communautés, une instrumentalisation politico-militaire, réelle, et aussi se sont interdit l'intelligence. Il y a très peu de gens, issus de cette communauté, qui ont pu produire de l'intelligence, c'est-à-dire qui ont pu sortir des problèmes d'empathie, de pathologie, liés à ça, pour essayer de partager avec vous quelque chose sur cette question.

Je suis très mal à l'aise car, je suis profondément pour que se multiplient les réflexions et les productions sur cette chose-là et je sais, en même temps, que ça heurte systématiquement celui qui en produit, en raison du fait qu'on est encore profondément pris, aujourd'hui, dans cette question de l'histoire individuelle, et donc de la douleur qu'il y a à ça et de la nécessité quand même de la partager.

Je pense que l'histoire des juifs de France nous a enseigné quelque chose de très important sur cette question qu'on doit tous être à même de partager.

Stéphane Bernard

Sur ce que Zahia Rahmani a dit sur les harkis et les militants de gauche... Il se trouve que très jeune, j'ai été un soutien du FNL de l'indépendance de l'Algérie, et, je me souviens précisément, sur la question des harkis, et c'est venu par un autre biais, que les premières révoltes de harkis et d'enfants ont eu lieu dans les années 70. Les gens, dont je faisais partie, ont découvert à ce moment-là, avant les révoltes dans les cités, que les premières révoltes des enfants issus de l'immigration ont été celles des enfants de harkis. Tout en ayant eu le passé que j'avais sur la question algérienne, je me souviens avoir non seulement été immédiatement en sympathie, mais avoir réalisé d'un seul coup comment l'État français avait fabriqué, à partir non seulement du drame de la guerre d'Algérie, mais à partir d'histoires individuelles... Car harki c'est quoi ? c'est s'être engagé ou avoir été enrôlé dans des harkas...

Zahia Rahmani

... Stop, c'est là où il y a débat... Je vais vous donner un exemple simple... Et c'est pour cela qu'il faut faire un travail monumental, car les archives sont fausses, elles ont même été fabriquées pour certaines... C'est dommage, dans le film, j'aurais aimé entendre l'amont, quand votre maman dit : « ils frappaient toutes les nuits à la porte et à un moment donné »...

Ce n'est pas uniquement une histoire de supplétifs. Mon père n'a jamais porté l'uniforme. En 1973, pour qu'il ait un statut de harki, on lui a fait des papiers de 4 ans ; à la caserne Bernadotte, pour vous prouver que les archives françaises sont fausses, il est inscrit qu'il a été chasseur alpin de 1958 à 1959, puis fantassin de 1959 à 1960...

Il faut faire très attention, car c'est un mot-valise, mais c'est aussi un traître mot. Si vous dites « harki, c'est quoi ? », il faut dire « selon la réception », car beaucoup de ces gens n'étaient pas des supplétifs, beaucoup de documents sont faux, fabriqués par des militaires français pour permettre aussi à ces gens d'avoir quelque chose en France.

Nicolas Strauss

On utilise le terme d'engagement ; or, ce terme, dans le cadre de la majorité statistique de l'histoire des harkis, est faux.

Zahia Rahmani

Certains surveillaient leurs champs, leur maison...

Nicolas Strauss

Qui étaient ces familles pour la plupart ? C'étaient des gens qui vivaient à l'écart de la colonisation, dans les montagnes ou à la campagne, qui, souvent, ne parlaient pas français et se sont trouvés confrontés, du jour au lendemain, entre deux souffrances. La première était l'émergence du FNL en Algérie, dans le cadre de sa volonté de libérer l'Algérie de la colonisation. C'étaient donc des maquisards qui venaient chercher à manger, qui sollicitaient la population, de manière plus ou moins violente, et de l'autre côté, l'armée française qui, dans le cadre de ce qu'elle a appelé la pacification, (on a su, à posteriori ce que ça sous-entendait), avait besoin de ces hommes parce qu'ils parlaient la langue, connaissaient le terrain. C'était donc des gens aux avant-postes, qu'on envoyait sur le terrain pour ceux qui étaient en uniforme, mais qui pouvaient être aussi dans la caserne, cuisinier, mais harkis quand même.

Ils se sont retrouvés dans une situation de non-choix : si je pars du côté du FNL, l'armée française me rattrapera, si je m'engage dans l'armée française, c'est au FNL qu'on va me rattraper. Un jour, comme le dit Jean-Jacques Jordi, on retrouve son père, son grand-père, égorgé par une des deux parties et là, on réagi, je pense, humainement. Personne ne peut dire aujourd'hui qu'il ne l'aurait pas fait. In fine, je choisis le camp de la survie, l'alliance pour la survie. On n'a rien choisi du tout, même si, dans l'histoire, il y avait des harkis qui étaient des produits de la colonisation depuis des années et se sont inscrits dans la continuité de ce qu'avait été leur vie jusqu'à présent, mais ces gens sont plus que minoritaires.

Zahia disait que l'armée française, en falsifiant les documents, a réécrit une Histoire. Moi je pense qu'elle l'a fait en partie pour justifier la colonisation. Donc, d'un côté, on dit que la colonisation était quelque chose de néfaste et l'on essaie en même temps de nous proposer une loi qui tend à l'enseigner, à la valoriser, rendant les harkis encore plus coupables. En promulguant cette loi, on fait des harkis des traîtres, et l'on condamne leurs enfants à un dialogue possible.

Quand j'ai commencé à faire ce travail avec toute la famille Mellal, j'ai été dans une situation grave. Je me rendais compte, qu'entre eux, le dialogue était difficile et, quand j'allais aux archives d'Outre-Mer ou à Vincennes pour rencontrer des gens qui travaillaient à l'époque sur la guerre d'Algérie, quand on rencontrait des historiens de gauche, de droite, on se rendait compte que personne n'était à même de nous fournir des explications claires et précises et définitives. Du côté de la mémoire familiale, difficulté de transmettre, du côté institutionnel, national, volonté avérée de ne pas transmettre. Pourquoi ?

Après 1962, le gouvernement français a créé un fait social Harki. Les gouvernements Français successifs ont créé des espaces dans lesquels ils ont placé ces familles. On leur a créé une histoire de toutes pièces, en leur disant qu'ils s'étaient engagés sciemment du côté de la France et qu'aujourd'hui la France les remercie, elle les honore avec telle ou telle journée de

commémoration qui, dans cet aspect des choses, n'est finalement que le début de la mort. La commémoration n'est pas l'histoire. On a retiré la possibilité à ces familles de savoir qui ils sont vraiment.

Débat

Un jeune homme, Christophe

Par la diffusion de ce document sur la mémoire de leurs parents, la pensée des jeunes d'aujourd'hui, des enfants de harkis, est-elle modifiée ? Ou reste-t-elle bloquée sur cette mémoire, ou est-ce que ça n'a pas eu des effets négatifs à l'égard de la France ?

Fatiha Mellal

Je vais parler de mon vécu. Dans les familles d'anciens harkis, la parole a très peu de place. Les parents transmettent peu ou pas cette histoire. Ma mère dit : « on a gardé cela pour nous, pour ne pas vous faire du mal, pour ne pas vous transformer ou vous rendre méchant ». C'était pour nous protéger. Au début, je me suis dit que ce n'était pas si dramatique que cela ; il y a aussi une certaine pudeur, dans la mesure où ton père te parle et que tu es son enfant, et le fait que ton père te parle d'une tranche de sa vie douloureuse que lui-même n'arrive pas à s'expliquer. On perd ses repères quand on vit de telles choses, même si on se bat pour reconstruire une vie pour ses enfants, on est marqué et, malgré eux, ils nous transmettent tout cela sans mettre des mots dessus, on ne sait pas ce que c'est. Moi j'ai choisi de savoir. On a projeté ce film à Flers, d'où l'on est originaire et, dans la salle, il y avait des jeunes, des anciens harkis, des immigrés et des questionnements similaires un peu chez tout le monde avec des couleurs différentes par rapport au vécu de chacun. Ce film a permis à des jeunes et des moins jeunes d'évoquer la chose avec leurs parents, car ils sont allés nombreux voir ce film en famille, connaissant notre famille, et cela a libéré, chez certains, la parole. Comment sort-t-on de cela quand on apprend la vraie histoire ? On vit avec, on accepte et, en le comprenant, on se reconstruit et l'on devient plus fort parce que notre identité est construite à 100 %

Nicolas Strauss

Il est difficile d'entamer cette démarche introspective, mais a-t-on le choix ? Il y a toujours un moment où l'on se confronte à ces questions : « qui je suis ? D'où je viens ? Où je vais ? ». De ne pas pouvoir passer par là, c'est pire, car on en ressort sans se connaître, avec des attitudes qui peuvent être dangereux pour soi plus tard. Se confronter à ses racines me semble être quelque chose de fondamental.

Zahia Rahmani

Je voudrais répondre au jeune homme qui demandait si cela ne fait pas naître en soi une colère. Quand on fait un travail sur la mémoire, il faut savoir qu'on le fait toujours avec quelque chose, là, une caméra. Il faudrait revenir sur la question des objets, c'est important. Il y a la subjectivité, comme ce film, ici, avec des choix volontaires de la part des gens qui ont fait ce film, mais il y a aussi le sujet, j'oublie le sujet harki, mais le sujet. Si demain vous étiez amené à vouloir vous retourner sur quelque chose qui concerne votre histoire, il faut s'instruire. Plus on travaille sur un objet, plus on neutralise la violence même, pour pouvoir faire que cette histoire que vous travaillez vous puissiez la partager avec quelqu'un. Ça peut se faire avec de la danse, du cinéma, de la littérature, l'important est de ne pas produire n'importe quel objet, de ne pas faire quelque chose qui soit indigne ou une imposture, quelque chose qui ne serait là que pour se vendre.

Sur la question des harkis, plus vous fabriquez des histoires de harkis qui pleurent toute la journée, plus ça va plaire à toute la France ! Mais il y a moyen de renverser la chose, de dire je n'ai pas de problème avec ça, ce n'est pas moi qui suis coupable. Mon seul souci, sur cette question concernant les harkis, c'est que la vapeur se renverse. Je ne supporte plus l'idée

qu'un certain nombre de médias fabriquent constamment une sorte de groupe d'hommes qui ne seraient que des sortes d'hommes courbés qui réclament. Je considère, au regard de ce qu'ils ont vécu et de ce qu'ils ont fait, de regarder plutôt ces gens comme des héros. Ce qui fait que je prends de la hauteur sur ces questions aujourd'hui, c'est à quel point je juge l'aveuglement de mes compatriotes, ce qui fait, du coup, que je peux juger sur beaucoup d'autres choses.

Pour tout ce qui vous concerne vous vous sentez minoritaire et, quand vous prenez conscience de ce que vous avez comme richesse à travailler, vous gagnez de la puissance aussi.

Sur la question algérienne, dans le film, votre sœur dit « nos pères n'ont jamais pu retourner au pays ».

Qu'est-ce qu'un film comme celui-ci pourrait apporter pour faire un pont avec des Algériens qu'on a aussi, d'une certaine manière, dépossédés de leur propre histoire ? La guerre d'Algérie, en Algérie, elle n'a jamais été écrite, il faut le savoir.

Il y a dans la salle ici, par un concours de circonstances, ma cousine, qui est née la même année que moi. Son père est une grande figure de la résistance algérienne ; nos deux mères étaient sœurs, l'une mariée à un harki, l'autre à un moudjahid. Cette histoire, on la connaît à travers nos histoires familiales, on a notre subjectivité, mais l'histoire officielle algérienne, malheureusement, c'est une histoire qui a fait oublier les vrais héros de cette guerre. Certains ont demandé pourquoi il y avait un verrou sur les harkis ? Il n'y a pas que ça : une partie des dirigeants algériens eux-mêmes étaient impliqués dans l'histoire de l'armée française avant 1962. Pour la plupart, ceux qui tiennent le pouvoir encore aujourd'hui, ils ont été formés par l'armée française, donc c'est plus compliqué que ça. Le rapport aux militaires de l'armée française est complexe en Algérie ; ils ont tiré un trait là-dessus.

Quand vous allez sur un site internet Pied-Noir, moi j'ai découvert que mon père, ma mère et leurs 7 enfants ont été tués dans le Djebel en 1962, tout est mensonge. Après, comment arriver à dénouer tous ces mensonges ? La seule manière est le travail que font les enfants en essayant, du mieux qu'ils peuvent, d'être à la hauteur du sujet.

Une jeune fille

Avez-vous encore aujourd'hui honte d'être mal jugé ?

Fatiha

Je me fous d'être jugé. J'ai honte de rien du tout, mes parents nous ont élevé dans le respect des êtres humains, sans juger les histoires des gens. La guerre d'Algérie s'est passée entre 1954 et 1962, je n'étais pas là. Je ne peux pas justifier ce que mon père a pu faire, à travers ce mot harki, on peut s'imaginer des choses. Cette histoire, mon père, il me l'a racontée, mais je me la garde car c'est la mienne. Je n'ai jamais été insultée, parce qu'on a été élevé, nous, dans la diversité culturelle à travers des supports artistiques tels que la musique ou la danse, ce qui nous a donné un champ de vision très large.

Zahia Rahmani

Juste une question : vous avez grandi à Flers ? étiez-vous au contact avec des familles françaises de souche, des familles immigrées ? Quel était votre environnement ?

Fatiha Mellal

En 1966 mes parents, à leur arrivée à Flers, habitaient les foyers Sonacotra, avec des familles harkies. Ensuite, ma mère « a pris la tête à mon père » pour acheter une maison et partir de ce quartier. Ils ont donc acheté cette maison dans un petit lotissement où nos voisins directs étaient des Français, ce qui change beaucoup de choses. Je pense que s'ils n'avaient pas eu la chance de faire ça, s'ils ne s'en étaient pas donné les moyens, on n'aurait pas eu la même vie. À l'école, on était les mêmes qu'on soit immigrée, harki, français...Après, au collège, je me suis retrouvée avec cinq jeunes filles d'origine « autre », et l'on restait ensemble... Toute ma vie, j'ai eu l'impression d'avoir eu à lutter pour ne pas tomber dans « l'échec scolaire », car on

vous dirige vite vers des voies de garage, comme s'il n'y avait pas d'autres alternatives et quand vous réagissez en disant par exemple je veux être prof de danse, on vous dit que c'est un rêve, que vous n'y arriverez jamais ... Eh bien si...

Nicolas Strauss

Il y a une phrase dans le livre de Zahia Rahmani, « France, récits d'une enfance », qui répond d'une certaine manière aussi à ça, page 46 ; c'est la mère qui parle à ses enfants et leur donne des préceptes de vie. Elle leur dit en particulier : « vous n'êtes pas ce qu'ils pensent que vous êtes ». Et en dernier lieu, ces mots de bonne conduite qui écartent de nous l'attente méprisante « ne devenez pas ce qu'ils veulent que vous deveniez » et elle ajoute « munis de toutes ces règles, on vous respectera » « jugés, vous le serez, mais condamnés, jamais »

Une jeune fille

C'est une question par rapport à la notion de non-pays de retour ; je voulais faire le lien, dans votre film, où votre sœur pense que ce qui ferait le plus plaisir à ses parents serait de rentrer en Algérie. Est-ce que c'est vraiment ce qu'ils souhaitent et est-ce que c'est quelque chose que vous partagez, ce sentiment de rentrer dans un pays ?

Zahia Rahmani

Il faut savoir qu'il y a un fichier des harkis et que lorsqu'un harki demande un visa, il ne peut pas l'obtenir. Beaucoup d'associations de harkis demandent la destruction de ce fichier.

La question d'être bien accueillie, ce n'est pas vraiment possible, sauf qu'il y a là-bas vos cousins, votre famille... Il y a des harkis qui ont souhaité enterrer leur père et certaines sépultures ont été ravagées ; donc c'est très compliqué.

Moi, j'ai été quatre fois seulement en Algérie dans ma vie, je suis désolée de dire que ce n'est pas un pays qui me plaît. J'ai grandi dans un territoire où le dialogue homme-femme m'est aisé et j'en souffre, en Algérie. J'ai des sœurs qui y vont chaque année, moi, c'est un pays où je m'ennuie à moins de retrouver ma famille. Mais le monde est vaste, je ne suis pas assignée à l'Algérie. Je n'ai pas un rapport pathologique à ce pays. Par contre, j'ai une vraie empathie avec le peuple algérien du côté de sa souffrance ; ça me ravage de voir qu'un pays aussi riche, minéralement et historiquement, ne parvient toujours pas à se relever d'une certaine violence.

C'est un pays qui me désole, car je pense que le dogme algérien est quelque chose qui tue. Le nationalisme algérien a tué les Algériens, à certains endroits. J'ai appris, ici en France, à avoir un exercice critique, ce n'est pas rien, et je tiens à défendre cela, ce qui permet de nous regarder et de pouvoir nous critiquer. Aujourd'hui il y a une vraie émancipation, mais cela vous tue de faire de vous un peuple de héros-victime. Comment vous vous relevez de ça ?

Quand quelque chose ne va pas dans le pays, on dit toujours que c'est à cause de la colonisation. Il y a un moment où on ne peut plus dialoguer, car il faut aussi construire l'avenir et qu'est-ce qu'on offre aux enfants d'Algérie aujourd'hui ? Est-ce qu'on leur offre la possibilité de construire, de déconstruire le mensonge ? Trouvez-moi un manuel scolaire digne de ce nom dans ce pays qui dise quelque chose de l'histoire Algérienne ; il n'y en a pas. Il y a, à travers le monde, beaucoup d'hommes et de femmes que je croise qui ont les mêmes valeurs que moi et qui vivent au Sénégal, à Pékin ou ailleurs. Je n'ai pas de pathologie avec ce pays. Quand on demande un visa, on vous dit que vous n'en avez pas besoin puisque vous êtes algérienne, puisque c'est une nationalité qu'on ne perd jamais, moi, je leur dis non. À chaque fois que je prends la parole sur la question des Harkis dans certains lieux, j'ai un consul qui est là en train de prendre des notes... Ce n'est pas un pays qui m'enchanté...

Le grand malheur c'est que la France a une histoire forte avec l'Algérie et que vous avez des tatas de 70 ans qui veulent venir voir votre maman : en quoi ça va devenir un clandestin ? On ne lui donne pas de visa. C'est de la folie. Les harkis ne peuvent pas aller là-bas, mais leurs frères ne peuvent pas venir parce qu'on a complètement verrouillé les systèmes de visa ; pour ces familles, c'est scandaleux. Le moindre Algérien, pour venir en France, soit il paye un

énorme bakchich aux services des ambassades sur place... Il faudrait des procédures plus simples concernant ces familles.

Fatiha Mellal

Je vais revenir sur ce que dit Malika dans le film et le mettre en relation avec ce que dit Lharbi après, par rapport à la perte que mes parents ont subie.

... Quand il a traversé la Méditerranée pour venir en France, parce qu'il n'avait pas d'autre choix, je me demande quelles forces animaient mon père, je me pose encore des questions là-dessus aujourd'hui. Il a réussi à toujours s tirer vers le haut, reconstruire, travailler, pour qu'on soit là aujourd'hui. Je pense que c'est un doux rêve que Malika fait... Lharbi, lui, dit que la perte énorme est irremplaçable. Ce n'est pas parce que mon père serait retourné en Algérie qu'il aurait pu traverser ces dernières années avec un peu plus d'apaisement. Sa sérénité, il l'a trouvée avec nous dans ces derniers instants, car il avait réussi à se déculpabiliser et à nous transmettre toute son histoire avec le moins de douleur possible. Il y a des harkis qui souhaitent retourner au pays, mais ce n'est pas le cas de tout le monde, tout cela est noué de douleurs presque indescriptibles. Ma mère, elle, y retourne très souvent, ma mère est Constantinoise et mon père vient d'une autre région, de la grande Kabylie. Cet été, pour la première fois, un an après le décès de mon père, ma mère et un de mes frères, ce sont rendus dans le village de mon père, et, chose inattendue, c'est que tout un village les attendait depuis quarante ans. L'une des filles de mon père leur explique que mon père est parti sur un malentendu. En juin 1954, le FNL égorge mon grand-père, parce qu'il était responsable de plusieurs écoles coraniques et qu'il diffusait une parole d'apaisement à l'encontre du FNL car il trouvait que ça ne se faisait pas d'entrer chez les gens, de traumatiser les gens et de voler les récoltes. Il essayait de les raisonner, mais on l'a égorgé sur la place publique. Mon père s'est caché pendant 3 ou 4 heures dans un arbre pour ne pas avoir à rejoindre le FNL et il entend que quelqu'un appelle son prénom dans le village ; en fait ce n'était pas de lui dont il s'agissait, mais, en entendant ce prénom-là, il se sauve...

Aujourd'hui, ce film est en Algérie, toute la famille de mon père l'a vu, ça crée des ponts.

Une jeune fille

Vous dites que le film est diffusé en Algérie, comment a-t-il été accepté ?

Fatiha Mellal

Il n'est pas diffusé, c'est seulement un support DVD, pour la famille. Il a été accepté comme un soulagement car, pour toute la famille de mon père, il leur manquait une partie de l'histoire, même s'ils se sont écrit, envoyé des cadeaux.

Zahia Rahmani

C'est très étrange... Le rapport qu'ont les immigrés en France vis-à-vis des harkis est plus virulent ici qu'en Algérie. Les Algériens sont des gens qui sont contemporains de leur histoire. Les enfants qui sont en France ont des parents qui ont quitté l'Algérie à un certain moment et ils sont scotchés à l'histoire d'un pays qui n'est plus la même que celle vécue par les Algériens. Ils remettent beaucoup de choses en cause dans leur pays. Les familles de harkis ne sont pas mal accueillies en Algérie.

Ici, surtout dans les collèges, il y a des insultes qui se disent, mais le contemporain de ses enfants est le même : pour un Français, une gueule de Maghrébin, c'est une gueule de Maghrébin... J'ai fait une émission en Algérie pour TF1, sur la question des harkis. J'avais très peur, pourtant, j'ai eu un retour monumental de la part de beaucoup de gens là-bas. Il y a un travail à faire là-bas, et je vous assure qu'il y a des gens remarquables avec lesquels vous pouvez parler. Le pouvoir, les institutions, c'est autre chose. Mais le fait de raconter son histoire, je ne sais pas comment dire... Il y a une affection qui pénètre. En Algérie, il y a aussi très peu de gens qui ont eu l'opportunité de dire leur douleur ; vous pouvez la dire quand vous êtes une femme torturée par l'armée française, mais dire, quand vous êtes un jeune Algérien de trente ans, ce qu'est la douleur de ce pays, il n'y a pas de système qui est capable de le

relayer. Je pense beaucoup à cette jeunesse algérienne, ça me fait beaucoup de mal. Nous, il y a un film, ça existe, il y a un système qui peut le relayer. La question de l'individu, ici, même si elle est critiquable, pour ce qui est de dire quelque chose et d'avoir un support pour le dire, c'est possible. Mais regardez ce qu'est la littérature algérienne aujourd'hui en France, c'est sans intérêt, et pourtant il y a des choses incroyablement fortes qui s'écrivent, mais on ne la reçoit pas, et l'on ne veut pas que les Algériens en prennent connaissance.

Nicolas Strauss

Comment vit-on, en tant que professeur d'histoire en 2006, quand on se retrouve face à une classe où toutes les nationalités sont représentées, comme dans le quartier du Val Fourré ?

Nathalie Coste

Pour moi, ça se passe très bien, parce que j'ai toujours considéré que c'était une richesse et que je suis moi-même d'ici. Je n'ai pas de légitimité particulière à parler des harkis, si ce n'est celle d'être citoyenne d'une ville où, par définition, on a toujours vécu et côtoyé l'autre, et la place de l'autre est essentielle quand on est prof. Il y a une très forte demande sociale, identitaire, qui peut passer par des inepties, comme des Algériens qui traitent leurs copains de Marochiens. Les harkis, ils sont très peu concernés. Mais, nous, on n'entend pas du tout de la violence dans ces propos, on entend une espèce de surenchère de l'identité « je suis qui ? ».

Nous, en tant que profs d'histoire, on considère qu'on est là pour ça, aussi. Après, on est pris entre le marteau et l'enclume et j'entends bien les reproches qui sont faits aux historiens, j'entends qu'ils entrent dans des logiques idéologiques. J'ai tendance aussi à penser qu'il y a, dans la manière d'écrire l'histoire, une part de refoulé. Il faut forcément du temps. Je suis totalement d'accord avec Zahia Rahmani quand elle dit que travailler sur la Shoah donne des outils pour travailler sur les autres non-dits. Nous, il se trouve que, depuis deux ans, on a un nouveau thème au Bac qui est « les mémoires de la guerre en France » ; on peut déplorer qu'on n'ait pas encore celles de la guerre d'Algérie, mais on ne se prive pas, en conclusion de ce chapitre-là, de glisser sur les mémoires de la guerre d'Algérie. On sait, quand on travaille sur ces mémoires, qu'il a fallu attendre qu'un Américain, qui s'appelle Paxton, débloque la situation sur Vichy pour qu'enfin la France accepte de voir que c'est bien l'État français qui a organisé la rafle du Vel'd'hiv', qui a été responsable de la politique anti-juive.

Zahia Rahmani

Les meilleurs travaux sur les harkis actuellement sont faits aux USA

Nathalie Coste

Ça ne m'étonne pas du tout, car il y a une distanciation, il y a moins d'inhibition à travailler ces thèmes-là. Il faut attendre ce retour du refoulé. J'insiste beaucoup sur les jeunes historiens Algériens, que je connais un peu, qui essayent de se désengager de cette gangue idéologique et essayent de produire des chiffres, de créer des typologies, des réalités. Benjamin Stora travaille beaucoup avec eux d'ailleurs.

On apprend que le témoin existe en histoire, vous en êtes la preuve vivante, mais ce témoin, pour nous, il est objet d'histoire et l'on doit le manipuler avec une méthode, car on ne peut pas faire n'importe quoi. La mémoire ce n'est pas l'Histoire. Il nous faut une méthode historique pour faire parler ces mémoires qui sont par nécessité subjectives, incomplètes, plurielles. On essaye de communiquer avec un seul objectif, car ce qu'on veut fabriquer c'est du lien commun, du lien social, du vivre ensemble, c'est du « y'a pas eux y'a pas nous », c'est toujours complexe, des zones grises, il y en a partout. On essaye de leur expliquer que ce n'est pas tout noir tout blanc, ce qui ne veut pas dire qu'on abandonne des repères éthiques. Je ne vais pas aller leur dire que la colonisation c'est un bienfait... (J'en profite pour dire que l'idée selon laquelle on enseigne plus la Shoah dans les banlieues de France, c'est une fumisterie. On est en première ligne pour tout ; il faut toujours qu'on fasse la part des choses entre la légitimité de l'identité et la manipulation politique, on essaye.)

Nicolas Strauss

N'a t-on pas souvent l'impression que la mémoire prend le pas sur l'histoire ?

Nathalie Coste

On essaye de résister... Cette mémoire est aux services d'intérêts électoraux et il y a des pans entiers de l'histoire dont on ne parle pas.

Un élève

Le rôle des harkis pendant la guerre d'Algérie, n'était-ce pas un peu pareil que celui des collabos pendant l'occupation des Allemands ?

Zahia Rahmani

Même si on n'a plus de temps, il ne faut pas évacuer la réponse... Je comprends que tu te poses cette question-là, moi, j'ai grandi avec l'idée que mon père, c'était un collabo... Il faut remettre cela dans un contexte historique.

La France arrive en 1830 en Algérie. Elle a imprégné un territoire, on ne peut pas faire sans elle, toutes les familles sont déstructurées par le colonialisme, il faut comprendre ça. Nous, ou même nos parents, quand il nous raconte nos histoires familiales, il y a plein de choses qu'ils sont obligés de censurer. Ils n'en sont même pas conscients.

L'Algérie du XIXe siècle, c'est une Algérie qui a aussi son aristocratie, ses valeurs, ses individus. On a liquidé les grandes familles Algériennes à partir de 1871, il y a eu des guerres qui ont duré longtemps ; c'est un peuple qui a énormément résisté à la colonisation. En 1871, au moment où se joue en France un pouvoir militaire ou civil, on a décidé que l'Algérie serait une colonie de peuplement, et pas avec ce qu'on fait de meilleur ! On demande à tous les pauvres paumés d'Italie et d'Espagne d'aller en Algérie et on leur donne la nationalité française, chose qu'on ne donne pas aux Algériens. On dit aussi aux Arabes d'Algérie qu'ils seront français par un décret. En 1871, il y a eu des enquêtes qui ont montré que très peu de juifs arabes demandent la nationalité française, ce qui fait qu'en 1873 elle sera systématique. Imaginez ce que représente un siècle d'imprégnation d'un pays dans votre territoire ! Tout ce que vous faites passe par un pays qu'on appelle la France. Il y a toujours eu des militaires musulmans, comme dans le film qui s'appelle « Indigènes », c'est quelque chose de très problématique... Ils étaient des militaires de profession en 14-18, en 40-45, après ils ont fait Dien Bien Phû puis ils sont arrivés en Algérie.

Vous disiez que beaucoup de harkis venaient de territoires montagneux. Il faut imaginer, au quotidien, quelqu'un qui s'appelle Carpentier, qui fait le même métier que vous, et un autre qui s'appelle Abdallah et quelque chose qui s'appelle le marxisme-léninisme, car c'est aussi ça le FNL, à un moment donné.

La guerre d'Algérie, ce n'est pas quelque chose qui est arrivé brutalement, il y a eu des mouvements politiques, syndicaux, socio-démocrates et des mecs qui ont dit en 1954, parce que la France ne donnait rien, maintenant on va être radical, on ne négocie plus. Le peuple Algérien s'est impliqué dans la seconde guerre mondiale, (même si au départ certains mouvements politiques Algériens étaient plutôt du côté de Pétain, qui leur avait promis que, s'ils collaboraient, en dénonçant les juifs, ils auraient l'autonomie). Il y a eu aussi le massacre de Sétif, qui a fortement marqué le peuple algérien, une misère atroce après 1945. Comment voulez-vous que des gens ne décident pas de faire une chose radicale en 1954 ? Mais avec l'aide du marxisme-léninisme ! Dans un pays où la plupart des gens sont des paysans, allez leur demander d'être communiste ! Si vous ajoutez le nationalisme arabe dans un pays où les gens ne sont pas lettrés par cette langue, où beaucoup parlent des dialectes berbères, l'algérois, vous comprendrez que tout cela va créer des crispations violentes. Quand vous êtes de la ville, c'est plus facile d'adhérer au FNL, aucun Algérien n'était contre l'indépendance de l'Algérie, c'est évident, mais quelle politique de demain en Algérie ? La colonisation a fabriqué 3 % de lettrés en Algérie en 1962, après 130 ans de colonisation. Imaginez un système pareil, chez des gens qui n'ont qu'un lopin de terre !

Il faut dire aussi que le harka, c'est un système très intelligent. Moi aussi mon grand-père a été liquidé ; le lendemain le village est devenu une harka ; on n'a jamais su si ce n'était pas l'armée française qui avait liquidé le grand-père. L'armée française avait besoin de s'allier les populations contre le FNL. On liquide une personne importante de la communauté, on décide que c'est un tel qui l'a liquidé, on fait venir trente soldats français et un lieutenant, on donne une arme à tous, dans une famille clanique où l'on a tué l'ancêtre, c'est comme ça que des harkas se sont mise en place. On m'a souvent raconté comment une commune a basculé ... Les guerres, c'est pervers, c'est d'une violence inouïe, c'est pour cela qu'il faut les éviter... Il faut remettre de l'histoire dedans. La question de la collaboration, c'est appliquer à une histoire qui n'est pas la même que la seconde guerre mondiale, un mot qui ne lui convient pas.